

The background of the cover is a vibrant blue with a stylized, layered illustration of waves and a whale. The waves are depicted in white and light blue, with a textured, scale-like pattern. A dark blue whale is shown swimming horizontally across the middle of the cover. The overall style is graphic and modern.

MICHEL JEAN

kabasa

D'après le roman *Tsunamis*

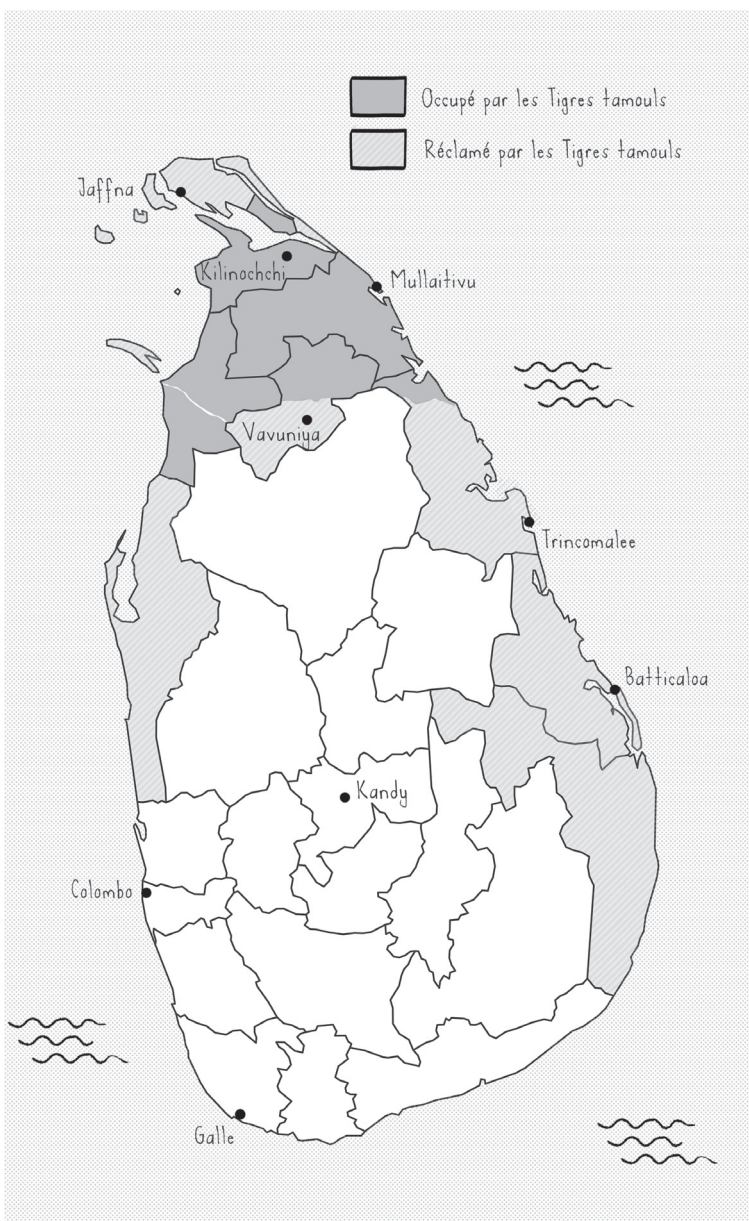
MICHEL JEAN

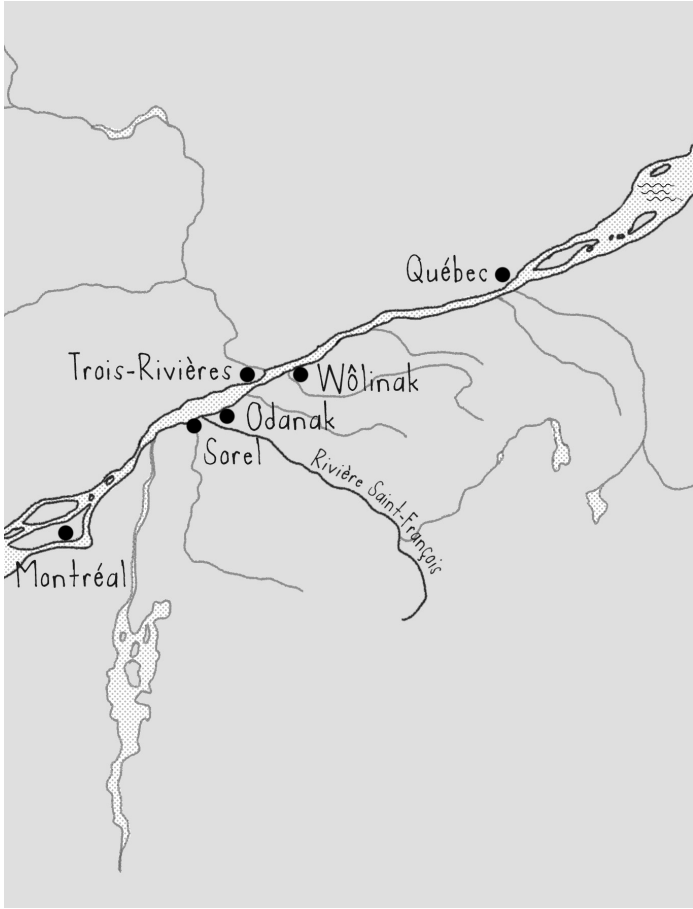
kabasa

D'après le roman *Tsunamis*

 Libre
Expression

Sri Lanka





ODANAK

Mon grand-père a toujours préféré son vieux canot aux bateaux à moteur. Il voulait sentir la rivière, faire corps avec elle. Avec la nature. C'est ainsi que les Anciens imaginaient le monde.

Sa maison se dresse encore devant la Saint-François, à Odanak, et, de la cuisine, on voit l'eau couler avec lenteur entre les herbes hautes. La longue marche qu'elle a entreprise 200 kilomètres plus au sud se finit dans Nebesek, le lac Saint-Pierre. La rivière et le lac nourrissent les Abénakis depuis toujours. Beaucoup de temps a passé, beaucoup d'eau a coulé. Les champs de maïs ont remplacé l'ancienne forêt, mais la rivière et le lac nous nourrissent encore.

Mes plus beaux souvenirs d'enfance me ramènent à eux. Grand-père connaissait chaque méandre de la Alsig8ntegw, comme il l'appelait dans notre langue, chaque baie de Nebesek. Même si je suis né et que j'ai grandi loin, il n'y a qu'à Odanak que je me sens vraiment chez moi. Le lien entre le passé et le présent. Le territoire. Mon territoire.

Cet été-là, j'avais passé un mois chez mes grands-parents. Je me levais avec le soleil, je prenais ma canne et descendais jusqu'à la rivière. La perchaude était

encore abondante à l'époque. Je filetais mes prises et grand-mère les faisait cuire le midi.

Grand-père m'emmenait en canot quand le temps le permettait. Grand-mère se levait avec nous à l'aube et, pendant que nous préparions nos affaires, elle plaçait au frais, dans une petite glacière, des sandwiches au jambon et une boisson gazeuse à la fraise pour moi. Elle ajoutait un thermos de café bien chaud pour son mari.

Ce matin-là, le soleil émergeait à peine des arbres quand on a mis le canot sur l'eau et commencé à ramer sous un ciel incarnadin. Glissant entre les roseaux, nous avons écouté la nature s'éveiller autour de nous. En nous laissant porter par le courant, nous avons contourné les îles. Une dizaine de kilomètres plus loin, après le dernier méandre, quand la rivière Yamaska vient se jeter dans la Saint-François, nous sommes arrivés devant Nebesek.

Le soleil répandait des diamants de lumière sur l'eau. Le vent retenait son souffle. Un silence de paix régnait. On arrive dans ce lac comme dans une mer. L'horizon s'estompe. L'eau occupe toute la place.

Il était encore trop tôt pour que les hors-bords viennent nous déranger, mais grand-père se méfiait des grands navires qui pouvaient entraîner un canot dans leur sillage et le faire chavirer. On en voyait de plus en plus depuis que le lit du fleuve avait été creusé pour permettre aux bateaux à fort tonnage de le remonter jusqu'aux Grands Lacs. La grande rivière – *kchtegw*, comme disait grand-père – était devenue une autoroute maritime. Ils pouvaient ainsi

pénétrer le continent jusqu'aux ports du Midwest américain.

« Avant, on traversait le lac sans danger, si le temps le permettait, bien sûr. Au milieu, encerclé par l'eau, on sent la force du territoire. On s'y sent petit et grand. Mais on n'est pas seul, on n'est jamais seul sur Nebesek, Jean-Nicholas », a-t-il dit en pointant du menton un bateau qui approchait au loin. Sa voix douce contrastait avec son visage austère, que le vent et le temps avaient sculpté. Pourtant, je ne trouvais rien en lui qui exprimait la dureté ou la colère. Le vieil homme aimait de l'eau sa lenteur, ses silences. Et avec lui, j'apprenais à écouter le territoire.

« On va se laisser dériver. C'est un bon temps pour le doré. »

On a mis nos lignes à l'eau et on s'est laissé pousser par les flots. J'écoutais le silence pendant qu'au large les cargos remontaient le courant. La pêche était bonne, grand-père et moi avons pris chacun trois gros dorés bien gras. Moi, je souriais, mais lui, sa joie se manifestait autrement. Il était juste bien, là, avec moi, sur l'eau. On a mangé nos sandwiches et, comme le poisson ne mordait plus, grand-père a décidé qu'il valait mieux rentrer.

« Avant que les débiles en ski nautique débarquent, a-t-il dit. Avec le beau temps qu'il fait, ça ne tardera pas. »

On a remonté le fleuve jusqu'à la Saint-François, dont l'eau était translucide ce jour-là. Près de l'île Ronde, grand-père nous a rapprochés de la berge. Je n'avais rien vu de particulier, mais il a mis son index

sur ses lèvres pour m'indiquer de me taire. On s'est laissés glisser sur l'eau jusqu'aux premiers roseaux, que l'ainé fixait de son regard usé. Puis, montrant une percée dans la végétation, il a chuchoté :

« Kabasa. »

C'est le nom de l'esturgeon jaune, l'emblème des Abénakis d'Odanak. Je n'en avais vu que deux dans ma vie, ils ressemblaient à de gros brochets d'un mètre. Mais mon grand-père m'a souvent raconté qu'ils pouvaient mesurer bien plus. J'avais beau scruter et chercher dans l'eau, je ne voyais rien. Puis j'ai détecté une légère oscillation à la surface. Presque rien. Peut-être était-ce le vent ?

« Là au fond, près du bord », a-t-il soufflé.

Je regardais de tous mes yeux mais ne distinguais rien de particulier. Juste de l'eau, de la végétation et ce qui ressemblait à un tronc d'arbre immergé. Le soleil au-dessus de nos têtes éclairait la surface aqueuse et à un moment j'ai cru percevoir du mouvement. Alors j'ai réalisé que l'ombre que je prenais pour du bois mort bougeait. À peine. Mais elle bougeait.

Kabasa se laissait dériver au ras de la vase. Je le voyais bien maintenant. Il faisait deux mètres de long. Presque autant que notre canot. Je n'avais jamais rien vu de tel, et un frisson de peur m'a parcouru. Mon grand-père l'a senti et il a souri.

« C'est un ancien. Un vieux. Plus vieux que moi, peux-tu croire ? Il a au moins cent ans. »

Les esturgeons mesurent en général un peu plus de 60 centimètres. Lui, c'était un géant. Je me suis

ressaisi et mes réflexes de pêcheur ont repris le dessus. J'ai ramassé le filet que grand-père gardait toujours dans le fond du canot, mais il m'a arrêté.

«Laisse. L'Ancien veille sur nous et sur notre rivière.»

Grand-père nous a éloignés avec douceur pour ne pas déranger Kabasa, et nous sommes rentrés. Je n'ai jamais revu un poisson d'une telle taille, et parfois je me demande si je ne l'ai pas rêvé. Les esturgeons peuvent vivre jusqu'à plus de cent cinquante ans. Si bien que, même si grand-père est mort aujourd'hui, et que moi je ne suis plus un enfant depuis longtemps, Kabasa, lui, vit sans doute encore. Là, au fond de la rivière, il veille. Au contraire de moi, il n'a pas besoin de bouger ni de parcourir le monde. Son existence est liée à cette rivière et aux miens qui la parcourent encore. Et mon existence ? À quoi tient-elle ?

La sagesse de mon grand-père me manque. Odanak aussi. Les champs, les maisons accrochées à la rivière, les parfums d'eau et d'herbe. En fermant les yeux, j'arrive à y retourner. Je m'y sens en paix.

Pourtant, devant moi s'étale cette ville où j'avais juré de ne jamais remettre les pieds et où, dix ans plus tard, le destin me ramène. Dix ans après ce tsunami qui n'en finit pas de me hanter, de hanter le Sri Lanka. Colombo, tes longues avenues baignant dans la lumière crue, le lacs des ruelles encombrées, tes affiches criardes, ta chaleur, ton humidité insupportable, tes embouteillages, les nuages de dioxyde de carbone qui embrument ton ciel, saleté de ville, il y a entre toi et moi un malentendu que le temps et l'amertume des souvenirs ont nourri.

Quand j'ai débarqué ici il y a dix ans, je savais que j'y trouverais la désolation et la mort. Pourquoi me suis-je imposé cela ?

Ce soir, un ciel d'encre pèse sur la cité. Même si les images du passé se sont imprimées en moi à tout jamais, je ne reconnais aucun des édifices du centre-ville. Peut-être que ce pays, comme moi, a envie de s'oublier lui-même.

Le parfum d'iode qui flotte dans l'air rappelle que l'océan est toujours là, lui, tout près. Une île n'est jamais qu'un peu de terre que ses flots peuvent avaler à tout moment.

La première fois, je suis venu au Sri Lanka en espérant y noyer ma rage, comme le tsunami avait submergé le pays. Dix ans plus tard, la haine ronge toujours le cœur de Colombo. Elle s'est infiltrée dans l'air, s'est imprégnée dans le béton des murs et l'asphalte des rues. La haine y vit, comme elle vit en moi.



TSUNAMI

C'était le premier Noël après la mort de Marie et de Sydney, en 2004. J'avais passé deux jours dans la maison de mes parents pour les aider à préparer le réveillon. À la demande de ma mère, j'étais resté le jour de Noël pendant que mes deux frères allaient fêter dans leurs belles-familles. La présence de mes neveux la veille tout comme leur absence ce soir-là me rappelaient le silence de ma vie.

Le lendemain, je me suis levé tôt, j'ai fait une pleine carafe de café fort dont l'arôme se répandait dans la maison. Dehors, de gros flocons descendaient du ciel avec lenteur.

Tant de blancheur aurait dû m'apaiser.

J'observais la rue déserte où j'avais grandi. En fermant les paupières, j'arrivais à entendre les cris, le bruit des bâtons de hockey qui s'entrechoquent dans l'air glacé. Qu'étaient devenus Christian et son cousin, qui habitaient la maison voisine, où vivait désormais une famille de témoins de Jéhovah? Et les frères Péloquin? Robin le rouquin – qu'on appelait Sunkist, comme la marque d'oranges –, et Jocelyn, son cadet d'un an – qui aurait pu jouer au baseball professionnel s'il en avait eu l'ambition, car il en avait le talent –, à quoi ressemblaient leurs vies?

Ils avaient tous quitté Sorel Sud, ainsi qu'on appelait le quartier à l'époque. Ils avaient déménagé, comme Sylvio Nepton, le vieil Innu bourru qui, après quarante ans passés sur des chantiers de construction aux quatre coins de l'Amérique, avait vendu sa propriété située derrière celle de mes parents pour retourner vivre à Mashteuiatsh.

Tous ceux avec qui j'avais vécu ici mon enfance étaient partis vivre ou mourir ailleurs. Les gens changent. Les lieux restent les mêmes.

J'ai ouvert la télé. CNN rapportait qu'un cataclysme venait de frapper l'Asie. Un tsunami d'une puissance sans précédent. À 7 h 58, heure locale, en Indonésie, le Bureau de géophysique de Jakarta avait détecté un séisme estimé à une magnitude de 6,4 sur le nord de l'île de Sumatra, et dont l'épicentre se trouvait à 250 kilomètres au sud-ouest, au beau milieu de l'océan Indien.

Huit minutes plus tard, le Centre d'alerte sur les tsunamis du Pacifique, à Hawaï, relevait les premiers signaux du désastre à venir. À 8 h 38, heure locale, une vague de 25 à 30 mètres submergeait les côtes de la province indonésienne d'Aceh.

Au même moment, une déferlante frappait les îles Nicobar. Le tsunami ravageait l'archipel de la mer d'Andaman et le golfe du Bengale, les côtes du sud de la Malaisie et de Sumatra. Bientôt, ce serait au tour de la Thaïlande, de la Birmanie et du Sri Lanka.

Les images diffusées glaçaient le sang, et le bilan des morts grimpaient d'heure en heure.

C'était le 26 décembre. J'aurais dû fermer la télévision et emmener mes parents faire un tour à Odanak,

qui n'est qu'à trente minutes en auto de la maison. Mais j'ai appelé la salle de rédaction. La station fonctionnait à effectifs réduits, et Alain Simard, un grand barbu aux cheveux grisonnants toujours en bataille, a répondu.

«Alain, tu as vu ce qui se passe en Asie ?

— C'est loin, l'Asie, Jean-Nicholas. »

Ce qu'il voulait dire, c'était qu'y aller coûterait trop cher.

«Mais c'est gros.

— C'est les vacances des Fêtes. Joyeux Noël, Jean-Nicholas ! » s'est-il exclamé avant de raccrocher.

L'été d'avant, Simard, un fan de baseball, m'avait envoyé en Californie couvrir un match des Blue Jays de Toronto contre les Angels de Los Angeles, et maintenant qu'une catastrophe sans précédent venait de tuer des centaines de milliers de personnes, m'y dépêcher coûterait trop cher ? Dépité, j'ai lancé la télécommande sur le divan.

Dehors, la neige continuait de tomber.

Malgré la présence réconfortante de ma famille, je ne m'étais jamais senti aussi seul.

L'absence de Marie et de Sydney me déchirait l'âme. J'avais l'impression que mon cœur allait s'enrayer, que j'allais m'écrouler au milieu du salon.

Mourir m'aurait soulagé et débarrassé de la boule d'angoisse qui s'était logée juste derrière le sternum, ce serpent enroulé qui, depuis cette nuit d'horreur, me rongait de l'intérieur.

Au déjeuner, mes parents et moi avons fait comme si la vie sans Marie et Sydney était normale. Enfin, on

a essayé. Ma mère cachait mal son chagrin. Mon père ne disait pas grand-chose. Moi? J'arrivais à peine à respirer.

Après le repas, n'en pouvant plus, j'ai décidé de rentrer à Montréal. Sur l'autoroute 30, qui file au milieu des arbres entre la rivière Richelieu et le fleuve Saint-Laurent, je roulais trop vite, et ma vieille Volvo patinait sur la chaussée enneigée, mais je gardais la pédale enfoncée comme si je voulais provoquer la mort, défier celle qui m'avait tout pris. Les images de Marie et de Sydney cognaient dans ma tête, leurs sourires, leurs parfums, leur chaleur.

Quand j'ouvrais la porte de chez moi, le désordre joyeux d'une vie de famille avait disparu, un calme et un silence lugubre régnaient dans l'appartement. Mes amis m'avaient recommandé de le vendre et de déménager. Changer d'air me ferait du bien. Mais même vide, cet endroit était tout ce qui me restait d'elles.

À la hauteur de Varennes, j'ai quitté l'autoroute et, par les rangs à travers les champs, j'ai rejoint la 132, qui longe le fleuve. Tous les habitants de Sorel connaissent ce raccourci.

La neige avait cessé de tomber et, peu à peu, l'ombre de la ville émergeait. Depuis la vieille structure d'acier du pont Jacques-Cartier, qui enjambe le Saint-Laurent, j'observais Montréal, occupant tout l'horizon. Un million de cœurs battaient à mes pieds, et pourtant je n'en entendais aucun. Même pas le mien.

Après avoir traversé la ville vers le nord par De Lorimier jusqu'à la Métropolitaine, j'ai roulé vers chez moi par les petites rues.

J'ai cherché les étoiles dont
j'avais enseigné le nom
à ma fille, mais à cette latitude,
même le ciel est différent.
Dans l'air brûlant de la forêt
gonflée de sève, je n'ai trouvé
que les ténèbres.

ISBN 978-2-7648-1734-6



Groupe
Livre
QUÉBECOR